

NOMS DES VILLES ET CANTONS d'où sortent ces productions.	RAISINS DE CORINTHE. 44 okes au quintal, 15 piastres le quintal.	HUILE. 48 okes au baril, 3 piastres le baril.	VINE. ET EAU-D al 50 okes, au baril, 3 piastres le baril.	GO ADR. L 400 d 70 P
Patras . . . . .	34,000	1,500	50	
Vostitza et Calavritta .	8,500	1,000	10,0	
Corinthe . . . . .	(1)	3,000	. . . . 0	. .
Naupli de Romanie . .	. . . . .	500	. . . . 0	. .
Tripolitza et Laconie . .	. . . . .	. . . . .	10,0	. .
Napoli de Malvoisie . .	. . . . .	1,200	. . . . 0	. .

commerce d'exportation que dans celui de ses consommations (1).

Le commerce qui se fait avec la Grèce consiste principalement dans les produits de son sol. On y manipule cependant plusieurs substances, et on y fabrique quelques articles qui ont besoin d'être exposés ici, avant de passer à l'analyse de la part que chaque nation commerçante de l'Europe prend au commerce d'exportation et d'importation de cette intéressante contrée.

Un objet important de l'industrie des Grecs est la fabrique des cotons filés rouges.

La belle teinture qu'on leur donne dans l'empire ottoman est connue en Europe sous le nom de *rouge du Levant* ou *rouge d'Andrinople*. La perfection de cette couleur, qu'au reste nous imitons et égalons chez nous, est due principalement aux procédés que suivent les Grecs dans sa composition et à la bonne qualité de l'alzari ou garence qu'ils emploient. Les détails de cette opération seraient superflus ici; nous n'y arrêterons donc pas le lecteur (2).

Les principales fabriques de coton filé rouge en Grèce sont dans la Thessalie. Il y en a à Baba,

(1) Nous tirons cet état du *Voyage de M. Pouqueville*, qui fait autorité dans cette matière.

(2) On peut consulter l'ouvrage de M. Félix Beaujour, déjà cité, qui les rapporte tout au long.

Rapsani, Tournavos, Larissa, Pharsale, et dans tous les villages situés sur le penchant de l'Ossa et du Pélicon. « Ces deux montagnes, dit l'auteur cité, peuvent être considérées comme des alambics qui distillent les vapeurs éternelles dont l'Olympe est couronné, et qui les distribuent dans les belles vallées assises à leurs pieds. Parmi ces belles vallées on a distingué de tout temps celle de Tempé à cause de la beauté des ombrages et des eaux. Ces eaux en raison de leur limpidité sont très-propres à la teinture, et elles alimentent une infinité de fabriques dont les plus renommées sont celles d'*Ambélakia*.

« *Ambélakia* (1) par son activité, continue M. Félix Beaujour, qui a vérifié les faits sur les lieux, ressemble par son activité plutôt à un bourg de Hollande qu'à un village de Turquie. Ce village répand par son industrie le mouvement et la vie dans tout le pays d'alentour et donne naissance à un commerce immense qui lie l'Allemagne à la Grèce par mille fils. Sa population, qui a triplé en quinze ans, est aujourd'hui (en 1800) de quatre mille âmes, et toute cette population vit dans les teintureries comme des abeilles dans une ruche. On ne connaît

(1) *Ambélakia* est sur le penchant de l'Ossa, et sur la rive droite du Pénée, entre Larisse et la mer, près de l'endroit qu'occupait *Homolis*.

point dans ce village les vices ni les soucis qu'engendre l'oisiveté. La servitude, qui flétrit à leurs pieds les campagnes qu'arrose le Pénée, n'est point montée sur leurs coteaux; aucun Turc ne peut habiter ni séjourner parmi eux, et ils se gouvernent comme leurs ancêtres par leurs *protoyeros* et par leurs propres magistrats. Deux fois les farouches musulmans de Larisse, jaloux de leur aisance et de leur bonheur, ont tenté d'escalader leurs montagnes et de piller leurs maisons, et deux fois ils ont été repoussés par des mains qui ont soudain quitté la navette pour s'armer du mousquet. »

Puissiez-vous, courageux et paisibles habitans d'*Ambélakia*, conserver votre liberté, votre industrie et vos mœurs pures à l'abri des tyrans de la contrée que vous habitez! tout vous donne lieu de compter sur un pareil avenir; la Grèce chassera les Turcs de son sein comme vous avez repoussé ceux de Larisse qui vous attaquaient.

Tandis que les hommes teignent le coton, les femmes le filent et le préparent; on ne connaît point dans ce canton de la Grèce l'usage des rouets; tout se file au fuseau; le fil en est moins fort, moins rond, moins égal; mais il est plus doux, plus soyeux, plus tenace. Il casse moins, dure plus, blanchit mieux et est plus propre à la teinture.

Il y avait en 1800 à *Ambélakia* 24 fabriques où

l'on teignait chaque année deux mille cinq cents balles de coton de cent okes la balle. Ces deux mille cinq cents balles passaient toutes en Allemagne, et étaient distribuées à Pest, Vienne, Leipsick, Dresde, Anspach et Bareuth. Les marchands ambélakiotes ont des comptoirs dans toutes ces villes et y débitent le coton aux manufacturiers allemands.

Après les fabriques de coton filé rouges d'Am-bélakia il faut placer celles du pays de Zagora; les eaux y sont très-propres pour la teinture, et l'on y a la facilité par la proximité du Volo de se procurer aisément de l'aly-zari, qui est le colorant le moins cher et le plus parfait dans le Levant.

Une fabrique dans laquelle excellent les Turcs et les habitans de la Macédoine est la préparation des maroquins rouges. Ces maroquins se font avec des peaux de bouc et de chèvre. Le judicieux auteur du *Tableau du commerce de la Grèce* a fait connaître les procédés employés au Levant pour ce genre d'industrie; mais soit défaut de matières convenables ou de procédés, les maroquins fabriqués chez nous sont loin encore de la perfection de ceux qui nous viennent de la Turquie ou de la Grèce.

Les Turcs savent donner aux maroquins toutes les couleurs, mais ils n'excellent que dans les couleurs rouge et jaune. Leur noir a moins d'éclat que le nôtre, leur vert ne tient pas, et leur

bleu passe encore plus vite. Cependant on peut assurer que les Turcs nous sont aussi supérieurs dans la maroquinerie qu'ils nous sont inférieurs dans l'art de façonner les autres cuirs.

Ils vendent beaucoup de ces maroquins qu'on appelle dans le commerce *cordouans*. Les fabriques grecques qui fournissent à ces ventes sont celles de Larisse en Thessalie, de Janina en Épire et de Salonique en Macédoine. Les Allemands seuls achètent annuellement dans ces fabriques pour soixante mille piastres de cordouans. Les Français ont fait sur cet article plusieurs essais qui jusqu'ici n'ont eu que de faibles succès; mais si le commerce des maroquins leur convient peu, ils pourraient exporter de ces parties de la Grèce, non des bottines comme les Hongrois ou des portefeuilles comme les Barbaresques, mais des cuirs bruts de bœufs et de buffles, surtout de ces derniers qui seraient d'un excellent usage dans la cordonnerie.

Les tapis de Turquie jouissent d'une grande réputation: ils ont été long-temps les seuls dont les riches particuliers de l'Europe fissent usage. On en fabrique dans la Grèce et surtout à Salonique qui, sans avoir le brillant de ceux de Smyrne, en ont toute la beauté et la durée; ils se vendent dans le commerce sous le nom de *tapis de Turquie*. Le métier sur lequel on les fait ressemble en petit à celui de nos tapisseries de haute-lice; il est composé de pièces sem-

blables, mais c'est par des procédés bien différens qu'on obtient le dessin et le velouté (1).

Les Turcs mettent une attention particulière dans le choix des matières qui entrent dans la fabrique de leurs tapis; ils recherchent l'égalité dans les fils pour rendre la chaîne plus unie et plus belle, et ils recherchent avec non moins de soin le moelleux dans la laine pour rendre le velouté plus soyeux et plus propre à conserver les nuances de la teinture qui est toujours d'un éclat et d'une durée supérieure à celle de nos tapis d'Europe.

Le commerce de cet article est bien déchu depuis que les Anglais et les Français sont parvenus à en faire qui rivalisent avec ceux du Levant, quoique moins chers. Les tapis, que l'on vend chez nous sous le nom de tapis façon de Turquie, sont de fabrique nationale portée à un haut degré de perfection. De toutes les places de l'Europe il n'y a que Londres et Marseille qui tirent encore de Salonique une centaine de tapis; c'est un article de pacotille plutôt que de commerce réglé.

Les chemises grecques en forment un autre qu'il faut faire connaître. La partie méridionale de la Macédoine s'occupe plus spécialement de cette industrie particulière au Levant; on y recueille annuellement quinze à vingt mille okes

(1) Voyez, dans l'ouvrage de M. Beaujour, les procédés employés au Levant dans ce genre de fabrique.

de soie supérieure à celle de Zagora, et qui est toute filée dans le pays. Une partie de cette belle soie est employée à la fabrication des *poeks*, qui sont des espèces de schalls dont les janissaires entourent leur turban, et l'autre est destinée à celles des chemises de soie, que l'on peut regarder comme un débris précieux de l'industrie des Grecs dans le plus bel âge. Quand on compare la beauté de ces chemises avec ce que les anciens nous ont dit de leur *gaze de Cos*, on croirait que l'on n'a fait que substituer la soie au lin dans les tissus modernes. Ces tissus présentent le réseau le plus uni et le plus délié, et sont d'un moelleux, d'une souplesse qu'on ne retrouve guère que dans nos plus belles batistes et mousselines.

Salonique exporte par an dix mille de ces chemises; elles se vendent de huit à dix piastres la pièce, et elles sont très-recherchées dans toutes les villes de Turquie, parce qu'elles sont d'une qualité supérieure à celles qui se fabriquent à Brousse, à Chio et à Smyrne. Les plus fines passent à Constantinople, où elles servent à la parure des femmes du sérail et à celle des princesses grecques du *Fanar* (1).

Les chemises grecques ne sont dans notre commerce qu'un objet de curiosité. Elles pour-

(1) On donne ce nom, à Constantinople, au quartier habité par les riches familles grecques.

raient devenir cependant un article intéressant si les dames françaises en prenaient le goût. Leur usage ne pourrait guère nuire à nos toiles et toileries employées en chemises, parce que celles de la Grèce ne pourraient guère convenir qu'aux femmes riches.

Les *abats de Macédoine* entrent pour des sommes considérables dans le commerce et la consommation des Grecs. Ce sont des draps grossiers de six aunes de long sur une demi-aune de large, destinés à l'habillement des gens du peuple et des pauvres. On les emploie aussi à l'emballage des tabacs fins. Ce produit de l'industrie macédonienne sort des mains de *Yeuruks*, qui s'en habillent eux-mêmes. Les *Yeuruks* sont des descendans de ces anciens colons qui, lors de la conquête de la Macédoine, y furent transplantés de la Turcomanie pour contenir les Grecs vaincus et non subjugués. Ils occupent encore aujourd'hui les villages qu'on leur assigna. Ces villages sont sur des hauteurs et dominent la plaine. Au moindre bruit de révolte les *Yeuruks* devaient descendre dans les villages grecs pour y rétablir l'ordre, c'est-à-dire la soumission. Ces peuples sont tous laboureurs ou bergers, et ils ont porté dans cette partie de la Grèce les mœurs simples et grossières des Turcomans leurs ancêtres. Les *Yeuruks* n'ont jamais pu être organisés en compagnies militaires ; ils détestent les janissaires et ne peuvent

vivre avec eux ; ils sont d'ailleurs les hommes les plus laborieux de la Macédoine. Les draps dont la fabrication les occupe, grossissent considérablement le produit de leurs troupeaux. Ils en fabriquent tous les ans soixante à quatre-vingt mille pièces qui se vendent chacune à raison de deux piastres. La plus grande partie de ces draps passe à Smyrne et dans l'Anatolie ou Anadoulie. Il s'en expédie cinq mille pièces en Italie, et il en passait annuellement à Marseille sept à huit mille pièces qu'on réexportait aux Antilles, où elles servaient à l'habillement des nègres. Mais cette exportation à Marseille a bien diminué depuis, et dès 1791 il n'y en passait pas quinze cents.

Autre objet de fabrique grecque : *capots de Zagora* ; ils sont renommés dans toute la Méditerranée et faits avec une peluche grossière qui se fabrique dans les villages du canton de Zagora ; cette peluche est si bien tissue qu'elle est imperméable à l'eau. De Zagora les capots vont à Salonique ou au Volo, d'où on les expédie à leur destination. Il en passe cinq mille dans les ports de l'Archipel, de la Syrie et de l'Égypte, deux mille dans ceux de l'Adriatique, et autant à peu près dans les autres ports de la Méditerranée. Chaque capot se vend de dix à vingt piastres, suivant son degré de finesse ; c'était ci-devant un objet important pour nos capitaines pacotilleurs, aujourd'hui réduit à peu de chose.

Le commerce de la Grèce est donc presque tout en productions, puisque les produits de son industrie sont renfermés dans un cercle assez resserré, comme on peut en juger par ce qui précède.

Il faut distinguer dans ce commerce celui que la Grèce fait par elle-même de celui que les Européens entretiennent soit avec elle, soit avec les îles qui en dépendent.

Plusieurs de ces îles mériteraient une description particulière; mais comme c'est bien moins de leurs connaissances géographiques qu'il s'agit ici que de leur importance pour le commerce et la navigation de la Grèce, on jugera du rang que chacune d'elles doit tenir sous ce rapport par la part qu'elle prend à cette navigation et le nombre de bâtimens qu'elle y emploie.

Nous allons donc mettre sous les yeux de nos lecteurs les deux tableaux que le savant auteur du *Voyage en Grèce*, M. Pouqueville, a dressés des forces navales des Grecs et des îles avec lesquelles ils entretiennent des relations. Cet état de la marine et des forces de la Grèce et de ses colonies à une époque rapprochée (1813) est bien supérieur à ce qu'il était précédemment. Une grande partie de notre commerce et même de quelques puissances du premier ordre a passé entre les mains de cette active et ingénieuse nation: il importe cependant de connaître en quoi consistent et à quel point s'élevent en Grèce l'ex-

portation et l'importation en 1800, et la part qu'y prenait chaque état maritime.

A l'époque ci-dessus les Français et les Anglais étaient les seules nations *franques* qui eussent à Salonique une administration organisée pour tout le commerce du Levant. Elles y ont conservé chacune un consul malgré la guerre; chaque consul a une juridiction réglée sur tous les comptoirs qui, par leur réunion, forment une espèce de colonie régie par des lois nationales. Une compagnie privilégiée fait en Angleterre le commerce de la Grèce; elle fut érigée en 1606 sous le règne de Jacques I<sup>er</sup>. Tout Anglais protestant peut s'y faire agréger. Ils peuvent seuls faire ce commerce dans les mers du Levant, mais il faut que ce soit sur des vaisseaux de la compagnie.

La factoterie anglaise en Grèce a deux maisons à Salonique; elles débitent des draps, des châlons, de l'étain, des toileries, du plomb, du fer brut et ouvré, des ouvrages d'horlogerie et quelques marchandises coloniales.

La consommation des diverses espèces de draps que les Anglais importaient à Salonique en 1800 allait à quatre-vingt-neuf mille sept cent vingt piastres.

Celle des *chalis* ou châlons, espèce de serge croisée d'une très-belle qualité, s'élevait à la même époque à peu près à cent quatre-vingt mille piastres.

Les toileries de l'Inde entraînent dans la consommation de la Grèce par Salonique pour cent mille piastres.

L'étain donnait une somme de cinquante-huit mille six cent soixante-six piastres.

Le plomb de dix-sept mille piastres.

Le fer brut ou ouvré dix mille piastres.

« Le commerce d'horlogerie que les Anglais font au Levant, dit M. Beaujour, est d'une richesse dont on n'a pas d'idée en Europe. Ils débitent tous les ans à Salonique trente douzaines de montres, autant en Morée; trois cents douzaines à Constantinople, quatre cents douzaines à Smyrne, cent cinquante douzaines en Syrie, deux cent cinquante douzaines en Égypte. Chaque montre vaut de quatre-vingts à cent vingt piastres, et en l'évaluant au taux moyen de cent vingt piastres, c'est un objet pour le commerce anglais d'un million trois cent trente-deux mille piastres. »

La consommation de cet article dans l'échelle de Salonique ne dépasse pas cinquante-six mille piastres.

La bijouterie et la joaillerie que les Anglais envoient à Salonique forment l'assortiment des caisses d'horlogerie; ces deux objets ne s'élevaient à la date ci-dessus, au marché de Salonique, qu'à vingt mille piastres.

Voici en marchandises coloniales l'aperçu des importations que faisaient les Anglais en Grèce

et qu'ils y débitaient. Quatre barriques de gingembre, faisant neuf mille piastres; trente balles de poivre, six mille; quatre barriques de sucre en pain, deux mille; douze à quinze barils d'indigo *Caroline* et Bengale, vingt mille piastres; trois à quatre barils de cochenille, dix mille piastres. Cette cochenille est plus belle que celle de la Havane, et se vend toujours vingt-cinq pour cent plus cher.

A ces marchandises il faut ajouter deux à trois mille okes de bois de Campêche et de Sainte-Marthe, et quelques barriques de café de la Grenade et de la Jamaïque. Ce dernier café n'est point recherché: on lui préfère avec raison celui de la Martinique; il se vend en Turquie presque à l'égal du café moka.

La consommation des articles coloniaux ou débit dans l'échelle de Salonique s'élevait donc à quarante-sept mille piastres.

Le montant total de la consommation des marchandises anglaises versées à Salonique pouvait être estimé de cinq cent cinquante-huit mille piastres par an.

Le commerce d'importation que font les Allemands en Grèce roule sur une nature d'articles différens.

De toutes les contrées qui trafiquent avec la Grèce, l'Allemagne est sans contredit celle dont le commerce est le plus étendu. Salonique est le principal siège de ce commerce. Les Allemands